

Génération, cénacle, mouvance : essai de sociologie quantitative des Jeunes-France

Björn-Olav Dozo

Université de Liège – F.N.R.S.

Anthony Glinoer

Université de Toronto

À Michel Lacroix

Y aurait-il un contentieux entre la sociologie de la littérature et le romantisme français ? Comment expliquer que cette discipline qui s'est révélée si féconde concernant l'histoire de la littérature du XIX^e siècle se soit montrée si rétive à considérer comme un objet d'étude pertinent le plus important mouvement littéraire et artistique de la première moitié de ce siècle, qu'elle l'ait si constamment récusé ou dénigré ? Peut-être la relation entre la sociologie de la littérature et le romantisme n'était-elle pas partie du bon pied. Se plaçant dans la lignée de Karl Marx et de Friedrich Engels qui avaient élevé Honoré de Balzac contre Eugène Sue, Georg Lukács, pionnier de l'approche sociale de la littérature, opposait déjà le romantisme révolutionnaire des

Björn-Olav Dozo et Anthony Glinoer, « Génération, cénacle, mouvance : essai de sociologie quantitative des Jeunes-France », *Les Cahiers du XIX^e siècle*, numéro III-IV, 2008-2009.

Les Cahiers du XIX^e siècle

Victor Hugo et Jules Michelet – cette contestation de l'ordre bourgeois au nom des idéaux de liberté et de république mais fourvoyée dans son utopisme aveugle – et le réalisme critique de Balzac, qui procédait à l'analyse lucide et au dévoilement des enjeux et des contradictions du capitalisme. S'ensuivait, jusqu'à Pierre Barbéris, une hiérarchisation peu scrupuleuse entre d'un côté Balzac, Stendhal et, dans une moindre mesure, Alfred de Musset, élevés au rang de magistraux précurseurs de l'art révolutionnaire en devenir, et de l'autre côté Hugo, George Sand, Sue, prophètes bourgeois mis au rabais en même temps que les tenants de l'art pour l'art et tous les *minores* exprimant sur un mode frénétique et désenchanté un anticapitalisme tout aussi stérile¹. L'enjeu de cette polarisation était double : il s'agissait de réécrire l'histoire littéraire du premier XIX^e siècle et de contrer les classements scolaires – aucun mouvement littéraire n'a été plus profondément patrimonialisé que le romantisme des Hugo, Alfred de Vigny et Alphonse de Lamartine –, mais encore de préparer la condamnation en bloc des avant-gardes artistiques, synonymes pour Lukács et la critique marxiste de dégénérescence de la culture bourgeoise, indignes pendant des avant-gardes politiques du début du XX^e siècle.

On l'a montré ici même² : les penseurs de l'autonomie institutionnelle et idéologique de la littérature, rompant tant avec l'idéalisme esthétique qu'avec la conception marxiste des œuvres littéraires comme expressions non médiées de leurs conditions de production, ne pouvaient que dépasser ces sortes de dichotomies. Allaient-ils, en sortant de la paralysie causée par le phénomène des avant-gardes, accorder à la révolution romantique le rôle qui lui revient ? En réalité, ils ont encore minoré ce

1. Voir le chapitre « Réalisme critique et romantisme révolutionnaire », signé par Pierre Barbéris, dans Pierre BARBÉRIS et Claude DUCHET (dir.), *Manuel d'histoire littéraire de la France*, t. IV : 1789-1848, Paris, Éditions sociales, 1972, p. 535-543.

2. Anthony GLINOER, « Romantisme vs autonomie. Notes sur un déclassement », *Les Cahiers du XIX^e siècle*, n° 2 (2007), p. 37-48.

Génération, cénacle, mouvance

rôle : le romantisme reste pour Roland Barthes, Jean-Paul Sartre et Pierre Bourdieu un « avant » : avant l'autonomie (même relative) du champ, avant Charles Baudelaire le nomothète... Il est symptomatique que Bourdieu et ses épigones, auteurs de travaux si stimulants sur le roman psychologique³, le naturalisme⁴, le Parnasse⁵ et le symbolisme⁶, sont restés presque totalement aphones concernant le romantisme⁷.

Le romantisme n'a pas complètement résisté à toute sociologie de ses acteurs. La critique marxiste, sous la plume de Ladislav Štoll, d'Arnold Hauser ou encore de Michaël Löwy et Robert Sayre, a lancé des pistes intéressantes pour cette sociologie, mais dans une perspective historique si large qu'elle rend leurs contributions difficilement utilisables : le romantisme a pour eux la valeur d'une révolte anticapitaliste, individualiste et subjectiviste, à l'œuvre de Chateaubriand à nos jours⁸. Un autre courant s'est ouvert à des recherches sinon sur la trajectoire sociale des acteurs, du moins sur un élément capital de leur biographie sociale. En matière de sociologie du romantisme en général, et du romantisme jeune-France en particulier, l'analyse

3. Rémy PONTON, « Le champ littéraire en France, de 1865 à 1905 (recrutement des écrivains, structure des carrières et production des œuvres) ». Thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1977.

4. Christophe CHARLE, *La crise littéraire à l'époque du naturalisme. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979.

5. Rémy PONTON, « Programme esthétique et accumulation du capital symbolique. L'exemple du Parnasse », *Revue française de sociologie*, vol. XIV (1973), p. 202-220.

6. Joseph JURT, « Les mécanismes de constitution des groupes littéraires. L'exemple du symbolisme », *Neophilologus*, n° 70 (1986), p. 20-33.

7. Un contre-exemple cependant : Marie-Pierre LE HIR, *Le romantisme aux enchères. Ducange, Pixerécourt, Hugo*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1992.

8. Ladislav ŠTOLL, « Réflexions sur la sociologie du romantisme », *Philologica pragensis*, n° 24-2 ([1934] 1981), p. 81-91 ; Arnold HAUSER, *Histoire sociale de l'art et de la littérature*, Paris, Le Sycomore, t. III, coll. « Arguments critiques », [1951] 1984 ; Michaël LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, en particulier le chapitre « Hypothèses pour une sociologie du romantisme », p. 116-121.

Les Cahiers du XIX^e siècle

générationnelle a largement prévalu en effet. Et pourtant la notion même de génération, comme l'a montré Pierre Nora, n'est pas sans poser des difficultés épistémologiques. Difficultés encore compliquées par le fait que l'époque romantique a elle-même usé et abusé, pour se qualifier elle-même, de cette notion de génération, depuis le Musset de *La confession d'un enfant du siècle* jusqu'au Sainte-Beuve de *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* ou au Jules Janin du *Manifeste de la jeune littérature*. La « génération nouvelle », tel est bien le mot d'ordre du romantisme quand il s'autoproclame. Un danger guette la recherche historique lorsqu'elle se trouve d'emblée contrainte, par son objet d'étude lui-même, à percevoir celui-ci sous un biais, autrement dit à convertir la revendication identitaire du groupe qu'elle étudie en grille d'analyse. L'étude du « jeunisme », ce foyer permanent d'identité collective, n'offre guère elle non plus de méthode fiable »⁹.

L'ANALYSE FACTORIELLE DES CORRESPONDANCES MULTIPLES

Beaucoup reste à faire en vue d'élaborer une sociologie du romantisme français – ou en l'occurrence des écrivains, des institutions et des groupes que l'on reconnaît comme romantiques – qui évite tout relativisme et tout déterminisme (de classe ou de génération). C'est à faire un pas dans cette direction, à titre expérimental, que va s'atteler cet article. Il s'agira d'exposer et d'utiliser une méthode d'analyse qui, quoique déjà solidement charpentée dans le domaine de la sociologie quantitative, et déjà mise à l'épreuve dans les travaux de Bourdieu¹⁰ et de Gisèle

9. Benoît Denis résume bien les principaux enjeux actuels de la question dans sa notice « Génération littéraire », dans Paul ARON, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA (dir.) *Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 244-245.

10. Pour des exemples d'utilisation de l'analyse factorielle par BOURDIEU, se reporter aux ouvrages ou article suivants : *La distinction*, Paris, Éditions de

Génération, cénacle, mouvance

Sapiro pour le champ littéraire du xx^e siècle¹¹, n'a que rarement été appliquée pour l'étude du xix^e siècle, et jamais pour celle du romantisme. Pour ce faire, deux principes épistémologiques seront appliqués. D'abord, le refus des critères monolithiques d'explication (la génération, la classe sociale, etc.) en matière de trajectoire sociale. Le champ littéraire a conquis en 1830 un certain degré d'autonomie par rapport au pouvoir politique et économique, en se débarrassant notamment de la tutelle du mécénat. Il ne s'affranchit pas pour autant, cela va sans dire, du monde social dans son ensemble. Les acteurs du champ littéraire subissent donc des déterminations croisées, en fonction des différents types de capitaux dont ils disposent ou qu'ils ont acquis (capital scolaire, économique, culturel...), déterminations qui sont jusqu'à un certain point réfractées, retraduites par la logique propre au champ littéraire. C'est dire que ces déterminations doivent être interrogées en faisceaux et d'après une analyse des conditions sociohistoriques. Le second principe réside dans la prise en compte de corpus massifs, interrogables statistiquement, afin d'éviter le piège de la représentativité dans lequel sont parfois tombés ceux qui se sont fiés aux générations littéraires. Nous avons donc soumis 88 écrivains romantiques à une enquête systématique (dont les modalités, relatives à la délimitation de la population, aux variables choisies et aux sources utilisées, sont expliquées en annexe) visant à interroger leur trajectoire non seulement au sein du champ social dans son ensemble, mais également au sein de cet espace pourvu dès l'époque romantique d'une grande partie de sa spécificité, à savoir le

Minuit, 1979 ; *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984 ; « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^os 126-127 (1999), p. 3-28.

11. Voir notamment Gisèle SAPIRO, « The structure of the French literary field during the German Occupation (1940-1945) : a multiple correspondence analysis », *Poetics*, n^o 30 (2002), p. 387-402 ; « La raison littéraire. Le champ littéraire français sous l'Occupation (1940-1944) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^os 111-112 (mars 1996), p. 3-35 ; *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

Les Cahiers du XIX^e siècle

champ littéraire. En pratique, ont été interrogés tout aussi bien le parcours scolaire, le lieu de naissance, les professions occupées que la participation à tel journal ou à telle revue, l'obtention de tel prix ou de telle distinction, la fréquentation de tel cénacle, etc. On n'oubliera pas que ces catégories sont autant de constructions, qui ne peuvent être essentialisées (elles n'appartiennent pas en propre aux agents), mais que l'on peut rationnellement attribuer aux agents pour décrire leur trajectoire sociale et littéraire. L'objectif de l'analyse est de montrer comment des corrélations entre différentes modalités de catégories apparaissent et de produire une interprétation de ces corrélations¹² faisant sens par rapport à une histoire sociale de la littérature.

L'outil statistique retenu ici est l'analyse factorielle des correspondances multiples (ACM). Il nous servira à la description et à l'analyse de tableaux de données. Chaque tableau de données est composé de lignes et de colonnes. Les lignes rassemblent les individus étudiés et les colonnes les modalités possibles des variables descriptives des individus (par exemple, le parcours scolaire est une variable descriptive, qui se répartit en plusieurs modalités, une par colonne : préceptorat, secondaire inachevé, secondaire achevé, enseignement artistique, etc.). On obtient ainsi un tableau disjonctif contenant des valeurs binaires : si l'individu (ligne) peut être décrit au moyen de la modalité (colonne) de la catégorie, la cellule du tableau correspondant à l'intersection de la ligne et de la colonne contiendra un 1. Si ce n'est pas le cas, elle contiendra un 0. L'analyse factorielle des correspondances multiples est une généralisation de l'analyse factorielle des correspondances, dont elle reprend le principe de lecture par oppositions et rapprochements. L'analyse factorielle

12. Stephen Jay Gould a bien expliqué que la corrélation observée entre deux faits ne peut être confondue avec la causalité que l'on peut supposer entre ces faits : ce n'est que l'interprétation que l'on produit à partir des corrélations constatées (elles-mêmes largement dépendantes de la construction des catégories mobilisées) qui introduit des rapports de causalité entre ces faits. Voir Stephen Jay GOULD, *La mal-mesure de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 273-362.

Génération, cénacle, mouvance

des correspondances permet d'analyser des tableaux où deux variables sont croisées (par exemple, l'origine sociale et la profession¹³). Son objectif est d'afficher les données sous la forme graphique d'un nuage de points répartis sur un plan, dont les deux axes correspondent aux deux premiers facteurs de la décomposition du tableau¹⁴. L'analyse met alors en évidence les oppositions saillantes qui structurent des données.

L'ACM ne se contente pas de mettre en évidence les corrélations entre deux variables : elle traite autant de variables que l'analyste le souhaite. On peut recourir à une analogie pour expliquer le mécanisme de l'ACM¹⁵ : le but est de passer d'un espace multidimensionnel, qui rend compte de toute l'information contenue dans le tableau général, à un espace à deux dimensions, qui met en évidence les oppositions structurant le plus fortement les données. Au départ, celles-ci se présentent sous la forme d'un tableau de X lignes (les individus) sur Y colonnes (les modalités de description). On doit passer alors par un tableau intermédiaire, appelé « matrice de Burt ». Il s'agit d'un tableau de X dimensions si l'on veut calculer le plan des individus, ou de Y dimensions si l'on s'intéresse à celui des modalités. Une fois cette matrice obtenue¹⁶, on considère que chaque ligne du tableau constitue un vecteur et chaque colonne, un axe de coordonnées. Le tableau présente donc l'ensemble de l'information disponible, mais n'est, en pratique, pas lisible pour le chercheur, puisqu'il se déploie sur plus de trois dimensions. L'objectif est alors de réduire le nombre de dimensions

13. C'était la méthode choisie par Ponton dans sa thèse citée à la note 3 du présent article.

14. Pour une explication classique de l'analyse factorielle, voir Philippe CIBOIS, *L'analyse factorielle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1983.

15. Cette explication s'inspire de certaines contributions rassemblées dans l'ouvrage de Michael GREENACRE et Jörg BLASIUS, *Correspondence Analysis in the Social Science*, London, Academic Press, 1994.

16. La formule de construction du tableau de Burt est $B = Z^T Z$, avec B qui désigne la matrice de Burt, Z la matrice de départ et Z^T la matrice transposée de Z.

Les Cahiers du XIX^e siècle

nécessaires pour rendre interprétable la masse de données, en projetant sur le plan qui contient le plus d'information les différentes « dimensions » formées par le tableau. Cette réduction s'accompagne évidemment de perte d'information, mais la particularité de la méthode est de présenter dans le premier plan de l'analyse les structures oppositionnelles les plus importantes dans les données. Les calculs de réduction et de projection des points sur le premier plan factoriel se font maintenant grâce à un logiciel¹⁷. Le logiciel propose alors les deux « meilleurs » axes, correspondant aux deux premiers facteurs orthogonaux de la décomposition factorielle, à savoir les deux axes qui permettent de représenter le maximum d'information contenue dans le tableau.

En d'autres termes, l'ACM produit un graphique qui prend la forme d'un plan, sur lequel sont projetés les points (individus ou modalités des catégories), dont la structure permet d'être interprétée grâce aux proximités et aux oppositions qui s'y dessinent. En règle générale, plus un point est éloigné du centre, plus il est à considérer comme une anomalie dans l'équilibre général du graphique. À l'opposé, plus un point est central, moins il définit particulièrement tel ou tel ensemble d'individus, et plus la caractéristique qu'il représente semble être partagée par tous : au centre la norme ou le non-discriminant et à toutes les extrémités, les individus et les modalités les plus anomiques. La lecture du graphique doit donc être tout à la fois topographique et relationnelle¹⁸.

17. Nous utilisons XLSTAT pour Microsoft Excel, version 7.5, Addinsoft, Copyright 1995-2004, mais ce n'est pas la seule solution : SAS, SPAD et d'autres « gros » logiciels proposent le calcul d'analyses factorielles. Cibois a développé également un logiciel gratuit pour effectuer ce type d'analyse : Trideux, disponible à l'adresse <http://pagesperso-orange.fr/cibois/Trideux.html> (page consultée le 1^{er} mars 2009).

18. Bien évidemment, il a fallu, à l'affichage et pour préserver la lisibilité du graphique, sélectionner un certain nombre d'individus et de modalités jugés représentatifs. Les modalités et les individus non représentés sur le graphique n'en ont pas moins participé à l'établissement du plan factoriel.

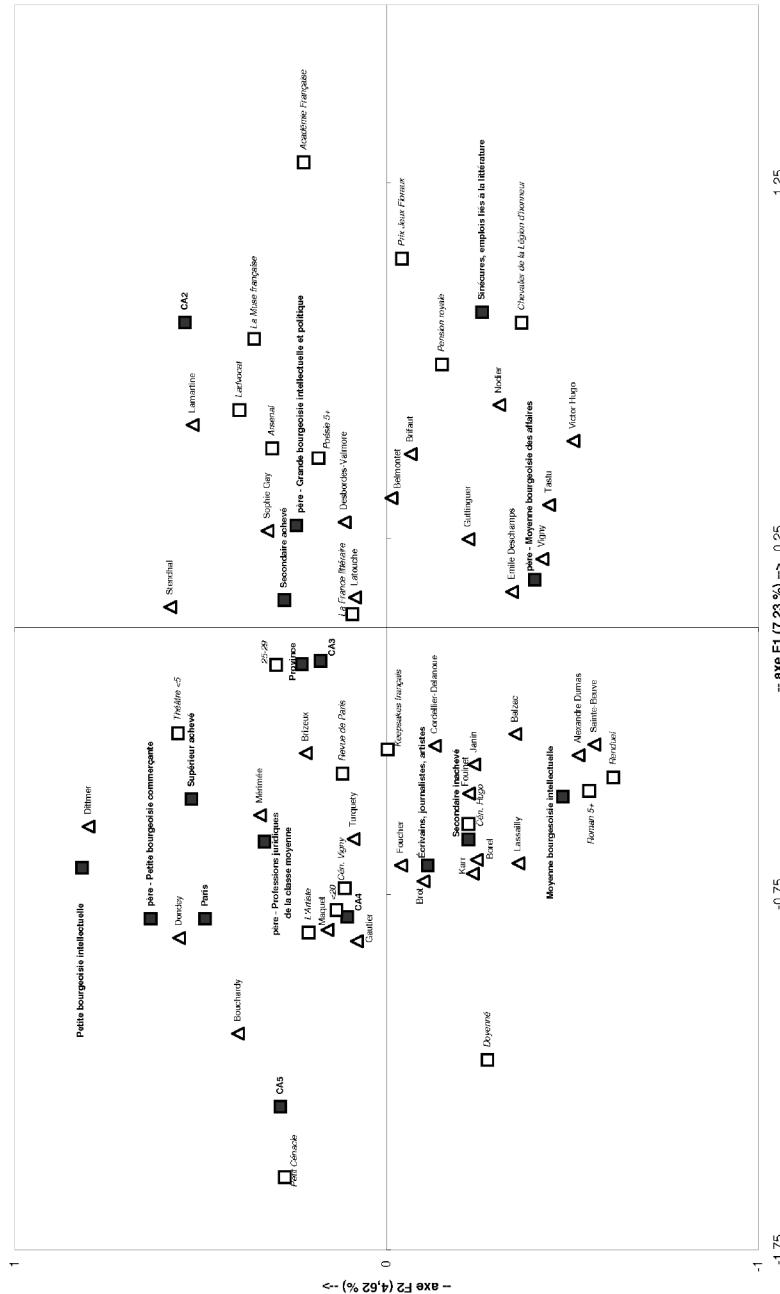
Génération, cénacle, mouvance

OBSERVATIONS

Dans les pages qui suivent, nous proposerons une analyse serrée du graphique (voir page suivante), qui représente ce que l'on pourrait appeler le sous-champ littéraire romantique dans les années 1819-1836, soit pendant la période d'activité des cénacles romantiques. Il ne s'agit donc pas de nous risquer à une description générale du champ littéraire à cette époque, qui demanderait une enquête sur un nombre beaucoup plus élevé d'individus, d'institutions et de prises de position. Cette étude aura ceci de particulier qu'elle fera apparaître les positions les plus modales et les trajectoires les plus saillantes au sein d'un mouvement littéraire suffisamment étendu, ramifié et hétérogène pour pouvoir faire l'objet d'une analyse factorielle approfondie. En fin de compte, et partant des résultats de cette analyse, nous esquisserons les contours d'une approche proprement sociolittéraire du phénomène jeune-France.

Une première série d'observations concerne les données relatives aux différents types de capitaux (capital culturel, économique, scolaire, etc.) avec lesquels l'individu entre dans le champ littéraire et y évolue, autrement dit les « dispositions » dont il est doté. Ces propriétés sociales se distribuent selon un premier axe (gauche-droite). La profession du père se révèle un excellent critère de distinction : dans le deuxième quadrant (quadrant supérieur droit) se trouvent la grande bourgeoisie intellectuelle et politique (députés, procureurs de province, receveurs généraux, etc.) mais aussi la grande propriété foncière et l'aristocratie. Au centre, dans les quadrants inférieurs, on trouve la moyenne bourgeoisie, qu'elle se signale par son niveau de réussite commerciale (le père de Charles Brifaut était un négociant en vins enrichi, celui de Joseph Méry possédait un magasin de toillerie) ou par la fonction occupée dans l'administration (le père de Jacques-François Ancelot était greffier au tribunal de commerce du Havre, celui de Prosper Mérimée était professeur de dessin à l'École polytechnique) ou dans l'armée. Enfin, le

Graphique symétrique (axes F1 et F2 : 11,86 %)



Génération, cénacle, mouvance

premier quadrant (quadrant supérieur gauche) abrite la petite bourgeoisie commerçante (cabaretier, petit négociant) et intellectuelle (Théophile Dondey avait pour père un petit fonctionnaire au ministère des Finances).

Le lieu de naissance fournit quelque information également : si être né en province n'est pas très discriminant (la modalité se situe au centre du graphique), être né à Paris correspond plus au profil des intellectuels désargentés du premier quadrant : c'est le cas d'Alphonse Esquiros, de Paul Foucher, de Joseph Bouchardy, d'Alphonse Karr ou encore d'Auguste Barbier.

Le niveau d'études ne dément pas les données précédentes, mais se distribue davantage selon un second axe (haut-bas) : le préceptorat (non représenté ici, et qui concerne particulièrement les femmes auteurs, telles Louise Belloc et Amable Tastu) et le niveau d'études secondaires sont les plus couramment atteints. Les bacheliers en droit forment un assez important contingent ; s'y opposent sur le graphique les écrivains n'ayant pas achevé l'école secondaire ainsi que ceux qui ont suivi un enseignement artistique (Bouchardy, Pétrus Borel)¹⁹.

Une autre donnée va s'avérer décisive pour comprendre la suite de nos observations : la profession que ces littérateurs occupent entre 1830 et 1836²⁰. L'aristocratie héréditaire, sans surprise, se retrouve dans le deuxième quadrant, avec les hautes fonctions administratives (Charles-Julien Chênedollé devient inspecteur général de l'université, Stendhal est consul de France à Trieste), opposée selon le premier axe à la petite bourgeoisie intellectuelle (Émile Deschamps n'accède par exemple, après 1827, qu'au rang de sous-chef de bureau de première classe). Au

19. À cet égard, Auguste Maquet représente une exception parmi les Jeunes-France dans la mesure où il connaît un début de carrière florissant dans le professorat : nommé professeur suppléant au Collège Charlemagne en 1831, il achève la même année une thèse de docteur ès lettres sur La Fontaine.

20. Même si les revenus d'appoint proviennent de la vente de manuscrits ou de travaux de commande.

Les Cahiers du XIX^e siècle

centre du graphique, on trouve la moyenne bourgeoisie intellectuelle et la catégorie de plus en plus massivement représentée des écrivains professionnels, qu'ils soient passés par l'administration (comme Alexandre Dumas) ou non. Les romantiques vivant bien ou mal de leur plume entre 1830 et 1836 forment le plus gros contingent (Janin, Charles Lassailly, Théophile Gautier, Méry et bien d'autres).

Observons alors une première corrélation. L'opérateur générationnel, source on l'a dit de reconstructions critiques parfois abusives, ne doit pas être abandonné mais plutôt neutralisé et objectivé. C'est pourquoi nous avons adopté le vocable de *classes d'âges* (*CA* sur le graphique), au détriment de celui de *générations*. Dans le même esprit, nous avons adopté un classement décennal « aveugle » qui sépare la population en cinq cohortes d'importance numérique inégale (voir l'annexe). Choix de commodité statistique d'abord, manière aussi de faire apparaître une évolution sans la réduire à un conflit générationnel ; volonté enfin de faire valoir que ce n'est pas tant l'âge biologique que l'âge social des écrivains que nous voudrions interroger. En l'occurrence, les classes d'âge se répartissent de manière très éloquente le long du premier axe : la première et la deuxième occupent le deuxième quadrant, à peu près au même niveau. La troisième est proche de l'origine du graphique. La quatrième et surtout la cinquième, dans le premier quadrant toutes deux, tirent à gauche. Cette configuration recoupe les propriétés sociales relevées précédemment ainsi que les modalités relatives à l'âge d'entrée dans le champ littéraire : d'un côté les provinciaux montés sur le tard à Paris, enfants des classes les plus favorisées et restés malgré la Révolution dans les hautes sphères sociales ; de l'autre des enfants de la petite bourgeoisie parisienne, relativement peu instruits et qui, après avoir publié très jeunes, soit rejoignent les rangs du fonctionnariat, soit tentent de vivre de leur plume. Il apparaît donc que les classes d'âge forment de bons indices de profils d'agents (on le voit à leur dispersion sur le premier axe), mais qu'elles ne suffisent pas à ren-

Génération, cénacle, mouvance

dre compte de toute la complexité des corrélations des différents facteurs en jeu dans l'analyse du personnel romantique.

Ce graphique ne prend tout son sens qu'une fois mise un jeu la seconde série de données et de nouveaux principes d'opposition sur le graphique, relatifs ceux-là aux positions et aux prises de position des agents au sein du champ littéraire. La partition du mouvement romantique sur le plan de ce qu'Alain Viala nomme les institutions littéraires, les institutions de la vie littéraire et les institutions supralittéraires²¹, apparaît en effet ici exceptionnellement lisible. Toutes les distinctions, qu'elles soient d'ordre social (pension royale, Légion d'honneur) ou littéraire (élection à l'Académie française et à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, prix décernés par ces mêmes académies), sont situées à droite, avec une plus forte concentration dans le quatrième quadrant (quadrant inférieur droit). C'est dans ce quadrant que figurent également les sinécurés et autres emplois liés à la littérature (les postes de bibliothécaire du roi pour Alexandre Soumet, de bibliothécaire de l'Arsenal pour Charles Nodier, de commissaire du roi au Théâtre-Français pour le baron Taylor). À y regarder de plus près, il y a là un double effet de concentration au sein du groupe réuni à l'époque de *La Muse française* (1823-1824) : les plus anciens – qui se sont montrés aussi les romantiques les moins « combattifs » – ont souvent retiré à Paris les profits de l'accumulation en province du capital symbolique : les

21. Par institutions, on entendra avec Viala « des instances qui élèvent des pratiques du rang d'usages à celui de valeurs par un effet de pérennisation [...] et les valeurs ainsi établies » (Alain VIALA, « L'histoire des institutions littéraires », dans Henri BÉHAR et Roger FAYOLLE (dir.), *L'histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 120). Viala hiérarchise trois ordres et trois strates institutionnelles qui interfèrent et interagissent : les institutions littéraires qui constituent la substance même du code littéraire (les genres et les écritures) ; les institutions de la vie littéraire qui régulent l'énonciation du discours littéraire, qu'il s'agisse d'instances matérielles (lieux et groupes) ou de façons érigées en lois (mécénat, censure) ; enfin, les institutions supralittéraires, ou « instances sociales à l'autorité communément reconnue et qui incluent "du littéraire" parmi d'autres objets et disciplines » (*ibid.*, p. 122) parmi lesquelles l'école, l'Église, les salons, les cabinets de lecture, etc.

Les Cahiers du XIX^e siècle

Toulousains Soumet et Alexandre Guiraud n'ont ainsi passé que quelques années à Paris (au cours desquelles ils ont engrangé chacun au moins un succès au Théâtre-Français) avant d'entrer à l'Académie française. Les cadets du groupe tiennent, eux, de ces « bêtes à concours » si nombreuses au sein de la génération de 1820, comme l'a bien vu Alan B. Spitzer²² : des fleurs offertes par l'Académie des Jeux floraux reviennent à Louis Belmontet, Hugo et Tastu (d'autres comme Gaspard de Pons ont présenté sans succès des poèmes), tandis que Delphine Gay, Michel Pichat et le même Hugo s'ajoutent à Guiraud et Soumet parmi les récipiendaires d'un prix de l'Académie française.

Une corrélation pourra sembler plus surprenante : on constate dans la partie droite du graphique la présence de la variable indiquant la production d'un grand nombre d'œuvres au cours de la période envisagée (« > 15 œuvres ») et la proximité des variables indiquant la production de beaucoup d'œuvres par genres (en particulier « théâtre 5 + » et « poésie 5 + »). Au contraire, les variables indiquant la production d'un nombre d'œuvres faible ou moyen (« < 5 œuvres » et « 5 à 15 œuvres ») se situent dans le premier quadrant. Des considérations génériques ne doivent pas surdéterminer l'analyse d'un tel graphique : la plupart des écrivains à l'époque sont polygraphes et la hiérarchie des genres est tout à fait instable – pour peu que l'on admette qu'elle se stabilisera vraiment au cours du XIX^e siècle²³. Le volume de production demande cependant à être expliqué. On peut avancer, au vu de la configuration des variables sur le plan factoriel, qu'il existe un lien fort entre les différentes formes de

22. Voir Alan B. SPITZER, *The French Generation of 1820*, Princeton, Princeton University Press, 1987.

23. À titre d'indication significative, mentionnons que la plupart des Jeunes-France ont connu, au cours des années 1830, un parcours éditorial en deux ou trois temps : d'abord un volume de poésies souvent publié à compte d'auteur et passé inaperçu (les *Poésies de 1830* de Gautier, *Feu et flamme* de Philothée O'Neddy), puis une reconversion dans le roman ou le conte et, enfin, dans un certain nombre de cas, le retour à la poésie.

Génération, cénacle, mouvance

reconnaissance sociale et littéraire et la production abondante d'œuvres qui se concentrent en un même lieu sur le graphique : elles ne concernent qu'un petit nombre d'individus (Ancelot signe 24 œuvres au cours des seize années de l'enquête, Nodier 29 et Lamartine 38 !) qui se diffèrent des autres écrivains par ces caractéristiques de manière suffisamment structurante pour que cela apparaisse sur le graphique. À l'opposé de cette production abondante, on trouve les modalités (« < 5 œuvres », « théâtre < 5 », « poésie < 5 » et « roman < 5 ») dans le premier quadrant, avec celle (« 1-2 genres ») mettant en évidence une tendance vers la monographie (au sens de la pratique d'un seul genre, par opposition à la polygraphie). Une telle évolution dans l'espace du graphique et dans le temps (la corrélation avec la dissémination des classes d'âge selon le premier axe joue à plein ici) ne signifie qu'en partie l'irruption de ce que l'on pourrait appeler avec Nathalie Heinich une « éthique de la rareté²⁴ ». Il y a là aussi, et peut-être surtout, un accès plus malaisé aux éditeurs (Philothée O'Neddy a dû faire appel à son oncle Dondey-Dupré pour faire imprimer à ses frais *Feu et flamme*) et une participation massive aux journaux et aux revues. Il n'a pas été possible ici de recenser la participation aux petits journaux qui fleurissent par dizaines à l'époque²⁵ – le recours fréquent à l'anonymat rendrait d'ailleurs un tel recensement difficile –, mais la présence des revues comme *L'Artiste*, la *Revue de Paris*, la *Revue des deux mondes*, *L'Europe littéraire* ainsi que celle de la série des *Keepsakes français* dans les quadrants de gauche montrent que le journalisme et la publication de textes courts dans les périodiques deviennent après 1830 le mode privilégié de publication chez les Jeunes-France et autres derniers-nés du

24. Voir sur cette notion Nathalie HEINICH, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

25. On se reportera pour de plus amples renseignements à Marie-Ève THÉRENTY, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2003.

Les Cahiers du XIX^e siècle

romantisme, proches des modalités concernant la petite et la moyenne bourgeoisie intellectuelle et les écrivains, journalistes et artistes.

L'ARISTOCRATE, LE LAURÉAT, LE PARVENU ET LE JEUNE-FRANCE

Il convient de ne pas céder à une polarisation excessive de l'espace romantique selon le premier axe. La majorité des écrivains romantiques se situe en fait aux environs de l'origine du graphique, dans une mince bande qui s'étend du haut au bas du graphique. On retrouve dans cette zone médiane les écrivains que l'histoire littéraire a le mieux retenus (ou plutôt les seuls qui ont réussi à ne pas se voir attribuer le titre d'oubliés du romantisme) : Vigny, Sainte-Beuve, Hugo, Dumas, Balzac, Stendhal, Mérimée et quelques autres. Le premier rang romantique, en l'occurrence, réunit des agents dotés des propriétés sociales les plus « ordinaires ».

On voit donc se dessiner quatre profils types d'individus (mais aussi de cénacles, que l'on voit se distribuer presque identiquement). Dans le deuxième quadrant se dessine le profil d'un premier individu modal : aristocrate ou grand bourgeois né en province vers 1780, il a eu un précepteur, publie des recueils de poésie mais plus souvent encore des ouvrages historiques, est édité chez Ladvocat, fréquente les académies, reçoit après 1820 le soutien de toutes les instances de consécration. Au temps où il fait partie d'un mouvement romantique encore balbutiant, on le lit dans *La Muse française* ou, s'il a quelque acquaintance libérale, dans *Le Mercure de France du dix-neuvième siècle* ; on le rencontre à l'Arsenal ou dans les salons aristocratiques reformés sous la Restauration.

Au centre du graphique se trouvent les enfants de la moyenne bourgeoisie provinciale, entrés relativement jeunes en littérature. Issus de familles au statut social comparable, appartenant aux mêmes classes d'âge (les troisième et quatrième), deux

Génération, cénacle, mouvance

individus modaux doivent toutefois être distingués par leur capital scolaire et la suite de leur trajectoire : dans le haut du graphique, autour de Mérimée, mais aussi d'Adolphe Dittmer, d'Auguste Cavé et de Ludovic Vitet apparaît la branche libérale du mouvement romantique, réunie d'abord au sein du grenier d'Étienne Delécluze puis par *Le Globe*. Cet individu modal a achevé des études de droit en Sorbonne (c'est le cas de Mérimée, Vitet et Prosper Duvergier de Hauranne), s'est illustré en littérature et tout particulièrement dans les domaines du théâtre et du roman, puis, profitant de la chasse aux places officielles consécutive à la révolution de Juillet, a atteint de hautes fonctions dans l'appareil d'État (Dittmer sera inspecteur général des haras, Cavé, responsable de la censure au ministère de l'Intérieur) ou dans le professorat. L'autre individu modal, que Hugo incarne mieux que personne, n'a guère brillé dans son parcours scolaire et ne rêvera que plus tard de reconnaissance officielle. C'est l'individu romantique par excellence, qui a pu chasser les prix au début de sa carrière, qui tente l'aventure du drame vers 1828 (c'est le cas de Frédéric Soulié, de Deschamps, de Foucher, et bien sûr de Vigny et Hugo) et se consacrera ensuite, au cours des années 1830, aux revues et à son œuvre publiée par Renduel ou par tel autre grand éditeur romantique. On trouve dans la même zone des écrivains issus de couches sociales moins dotées, mais qui ont su compenser ce déficit par la pénétration réussie de plusieurs réseaux importants : il en va ainsi de Sainte-Beuve, de Janin ou encore de Dumas.

Ces deux individus modaux se caractérisent encore, et fortement, par leur participation active à différents cénacles : celui de Vigny, de Mélanie Waldor (où règne Dumas en 1828) ou, celui, fameux, de Hugo rue Notre-Dame-des-Champs. Le cénacle, au climax du mouvement romantique, constitue le mode de sociabilité dominant du personnel romantique²⁶. C'est dans les

26. En ce sens, on peut émettre l'hypothèse que ce formidable accumulateur de capital social fait office de prisme, qu'il réfracte selon sa logique propre les

Les Cahiers du XIX^e siècle

cénacles des années 1827-1832 que se rencontrent les différentes composantes du personnel romantique, y compris le dernier individu modal que nous voudrions épinglez, présent quant à lui à la gauche du graphique : celui-ci, le moins bien doté en toutes sortes de capitaux, se fait remarquer par un investissement fort dans la communauté émotionnelle romantique. Il appartient à la petite bourgeoisie parisienne, est plutôt désargenté et publie beaucoup dans les revues et les journaux. Sa production en volumes est peu abondante, peu reconnue, et cela malgré son jeune âge d'entrée en littérature. Comme en témoigne la situation à l'extrême gauche du Petit Cénacle et du Doyenné, c'est du profil de ce dernier individu modal que les Jeunes-France sont le plus proche sans nécessairement se confondre tous avec lui – c'est le propre de l'analyse factorielle de dégager des structures paradigmatisques « statistiques ». Les Jeunes-France ne sont pas seuls à cet endroit du graphique, mais ils y sont tous. Prenons un échantillon de dix écrivains qui ont été assimilés aux Jeunes-France : Lassailly, Borel, Alphonse Brot, Gautier, Auguste Maquet, Bouchardy, Dondey, Victor Escousse, Gérard de Nerval et Esquiros. Sept sur dix sont nés à Paris, tous (sauf Nerval, fils de médecin) sont enfants de la petite bourgeoisie intellectuelle ou plus souvent commerçante ; mis à part Maquet, aucun n'a suivi d'études longues, et l'enseignement artistique concerne trois d'entre eux. Enfin, tous (moins Dondey) feront profession d'homme de lettres après 1830, pour quelques années du moins. En revanche, entrés très tôt dans le champ littéraire – au même âge, les Hugo, les Gaspard de Pons étaient déjà de vraies bêtes à concours poétiques) –, ils brillent par leur absence de distinction institutionnelle : ils n'ont pas reçu de prix (parce qu'ils n'ont pas concouru), n'ont participé à aucune société savante ou académie. En somme, les Jeunes-France n'existent littérairement que par la publication, dans le meilleur des cas par

déterminations sociales qui pèsent sur chaque agent du champ et sur le champ lui-même.

Génération, cénacle, mouvance

Renduel et quelques périodiques comme *L'Artiste*, *La France littéraire* ou *Le Cabinet de lecture*, et par leur formidable investissement dans le mouvement romantique et ses cénacles.

Utile pour décrire la nébuleuse romantique dans son ensemble, l'analyse factorielle des correspondances multiples s'avère décisive pour ce qui concerne les Jeunes-France, précisément parce qu'un doute légitime subsiste quant à ce que recouvre cette appellation – comme celles d'ailleurs de *frénétiques*, de *bousingots* ou de *petits romantiques*. La critique a échoué à en faire un groupe homogène : celui-ci fuyait de partout parce que trop nombreux étaient les écrivains à s'être rapprochés des Jeunes-France sans avoir effectivement fait partie du Petit Cénacle ou du groupe de l'impasse du Doyenné. À l'inverse, les biographies individuelles ne sont pas parvenues à occulter tout à fait ce que le phénomène jeune-France a de profondément collectif – que ce soit aux jours d'*Hernani*, au sein du Petit Cénacle ou dans le réseau d'épigraphes, de dédicaces, de préfaces par lesquelles les écrivains affirment leurs affinités électives.

Nous renoncerons, de notre côté, à faire des Jeunes-France les représentants d'un mouvement littéraire cohérent, pour y voir plutôt une mouvance à la fois sociale, artistique et littéraire, un ensemble complexe constitué dans la polémique antiromantique (voir les articles fondateurs du *Figaro* en 1831) et reconstitué par l'histoire littéraire. Les Jeunes-France forment un réseau non fermé auquel il est possible d'attribuer moins de faits de groupe que d'effets de groupe. S'agissant d'une formation sociale aussi malaisément définissable, la sociologie quantitative peut révéler ou confirmer ce qui est resté peu exploré par l'histoire de la littérature : la proximité des Jeunes-France dans l'indigence (relativement aux autres romantiques) sur le plan des différents types de capitaux hérités et acquis, la communauté de leur position dans le champ littéraire, la similarité de leurs prises de position (génériques, éditoriales, etc.). Ce que partagent, en définitive, les Jeunes-France sur le plan sociolittéraire, c'est un habitus et un espace de possibles où la recherche n'a pas fini de

Les Cahiers du XIX^e siècle

découvrir les homologies en ce qui concerne les scénarios auctoriaux, les thématiques et les poétiques.

ANNEXE

POPULATION

L'enquête porte sur 88 écrivains¹ (dont à peine 10 % de femmes), définis comme « romantiques » selon deux critères principaux : leur participation avérée à un ou plusieurs cénacles qui ont été partie prenante du mouvement romantique et leur participation active au champ littéraire, c'est-à-dire leur activité de publication². La participation aux cénacles a été établie exclusivement d'après des témoignages directs (correspondances, albums, médaillons, poésies cénaculaires, livres de souvenirs) et non d'après les biographies individuelles ou les histoires du mouvement romantique. La présence dans un comité de rédaction n'a été retenue que dans le seul cas de *La Muse française*.

En plus des 88 écrivains pris en considération, une trentaine d'autres écrivains remplissaient les critères susmentionnés (participation cénaculaire et activité de publication), mais il n'a pas été possible de collecter suffisamment d'information biographique à leur sujet pour les inclure dans le corpus. Toutes les données relatives à la trajectoire littéraire des écrivains retenus

1. Une lacune importante est à signaler : l'enquête ne porte pas sur les artistes (ni, dans une moindre mesure, sur les publicistes) qui pourtant ont joué, ce numéro en témoigne à l'envi, un rôle décisif au sein des cénacles romantiques (Eugène Delacroix, Louis Boulanger, Achille et Eugène Devéria, Jean Duseigneur pour ne citer qu'eux). Ils ont été écartés parce que, dans le cadre de leur activité artistique, ils étaient soumis à d'autres contraintes structurales (les salons annuels, la formation en atelier, etc.) qui auraient risqué de fausser gravement la statistique.

2. Par participation active au champ littéraire, on entendra la publication, au cours des années 1819-1836 et en dehors de toute considération esthétique ou générique, d'au moins une œuvre d'imagination, y compris les ouvrages autobiographiques et les récits de voyage mais non compris les ouvrages d'histoire, de philosophie, de théorie politique, de critique littéraire, etc.

Les Cahiers du XIX^e siècle

concernent la période 1819-1836, à l'exception des distinctions obtenues antérieurement³.

LES VARIABLES DESCRIPTIVES

Les classes d'âge ont été établies d'après l'année de naissance. La classe d'âge 1 (CA 1) représente les écrivains nés avant 1780 (7,7 % de la population) ; CA 2 : 1780-1789 (14,3 %) ; CA 3 : 1790-1799 (24,1 %) ; CA 4 : 1800-1809 (37,4 %) ; CA 5 : après 1809 (16,5 %).

Les autres variables descriptives pour la trajectoire sociale sont le lieu de naissance ; la date d'arrivée à Paris ; la profession du père (à la naissance de l'individu étudié et à ses 20 ans) la profession de l'écrivain (avant et après 1830) ; le niveau, le lieu et les domaines d'études scolaires.

Les variables descriptives utilisées pour l'étude de la trajectoire littéraire sont la date de la première publication en périodique ou en volume ; la participation à neuf revues (*La Muse française*, *Le Globe*, *La Revue de Paris*, *La Tribune romantique*, *Le Mercure de France*, *L'Artiste*, *L'Europe littéraire*, *La France littéraire*, la *Revue des deux mondes*) et aux livraisons de cinq recueils collectifs (*Keepsakes français*, *Psyché*, les *Tablettes romantiques*, les *Annales romantiques* et le *Recueil des Jeux floraux*) ; la participation à huit cénacles (les cénacles de

3. Voici la liste complète : Ampère, Ancelot, Anglemont, Balzac, Baour-Lormian, Barbier, Belloc, Belmontet, Borel, Bouchardy, Boulay-Paty, Brifaut, Brizeux, Brot, Busoni, Carlier, Cavé, Céré-Barbé, Chateaubriand, Chaudesaigues, Chauvet, Chênedollé, Cordellier-Delanoue, Delécluze, Desbordes-Valmore, Antony Deschamps, Émile Deschamps, Didier, Dittmer, Dondey, Dufrénoy, Adolphe Dumas, Alexandre Dumas, Duverger de Hauranne, Escousse, Esquiros, Fontaney, Foucher, Fouinet, Galloix, Gautier, Delphine Gay, Sophie Gay, Guiraud, Guttinguer, Houssaye, Abel Hugo, Victor Hugo, Janin, Karr, Lacroix, Lamartine, Langlé, Lassaïly, Latouche, Lebras, Leclercq, Lefèvre-Deumier, Loëve-Veimars, Lucas, Magnin, Maquet, Mercoeur, Mérimee, Méry, Musset, Nerval, Nodier, Ourliac, Pauthier de Censay, Péhant, Pichald, Pons, Pyat, Rességuier, Roger de Beauvoir, Sainte-Beuve, Saint-Prosper, Sand, Sandeau, Soulié, Soumet, Stendhal, Tastu, Taylor, Turquety, Vigny, Villenave, Vitet, Wailly, Waldor.

Génération, cénacle, mouvance

Deschamps, Delécluze, l'Arsenal entre 1824 et 1827, Hugo, Vigny, Waldor, le Petit Cénacle, le Doyenné) ; la présence dans le catalogue de deux éditeurs (Ladvocat et Renduel) ; l'obtention de distinctions (insignes de la Légion d'honneur, prix de l'Académie des Jeux floraux, prix de l'Académie, élection dans l'une de ces académies) ; le volume de production littéraire (au total et genre par genre, et ce, y compris les œuvres intimes, les ouvrages d'histoire, de politique et de critique littéraire) ; etc.

LES SOURCES

En ce qui concerne la biographie sociale des individus, la méthode prosopographique a été privilégiée. Outre de nombreux ouvrages – monographies consacrées à des institutions (sur les cénacles, sur l'Académie des Jeux floraux, etc.), biographies, parues en article ou en volume, mémoires, correspondances d'écrivains (principalement Sainte-Beuve, Sand, Balzac, Hugo, Vigny, Dumas, Mérimée), dictionnaires des correspondants –, nous avons utilisé pour principaux instruments de collecte scientifique de l'information le *Dictionnaire de biographie française* (Paris, Letouzey et Ané, 1933- , 19 vol. parus), du *Dictionnaire de l'Académie française* (Paris, Hachette, 8^e édition, 1932-1935, 2 vol.) et le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse (Paris, 1866-1877, 17 vol.).

L'information sur les genres pratiqués a été puisée essentiellement dans la *Bibliographie de la France ou Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie* (Paris, Pillet Aîné, 1819-1836), dans *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles* de Joseph-Marie Quérard (Paris, Firmin Didot, 1827, 12 vol.), dans *La littérature française contemporaine, 1827-1849* de Charles Louandre et Félix Bourquelot (Paris, Delaroche Aîné, 1854, 4 vol.), dans la *Bibliographie de la littérature française de 1800 et 1830* de

Les Cahiers du XIX^e siècle

Hugo P. Thième (Paris, Droz, 1933, 3 vol.) et dans le catalogue numérisé des imprimés de la Bibliothèque nationale de France.